UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

COMMENTAIRES

SUR LA

GUERRE DES BOCHES

IV

QUELQUES ŒUVRES

de

SUARÈS

Sur la Mort de mon Frère, 1 vol. petit in-8, 1904.
La Tragédie d'Électre, 1 vol. gr. in-18, 1905.
Tolstoï vivant, 1 vol. gr. in-18, 1911.
De Napoléon, 1 vol. gr. in-18, 1912.

Voici l'Homme, 1 vol. gr. in-8, 1905.
Images de la Grandeur, 1 vol. gr. in-8 1901.
Bouclier du Zodiaque, 1 vol. gr. in-8, 1907.
Lais et Sônes, 1 vol. gr. in-16, 1909.

Sur la Vie, *Essais*, Tome I, 1 vol. gr. in-16, 1909.
Sur la Vie, *Essais*, Tome II, 1 vol. gr. in-16, 1910.
Sur la Vie, *Essais*, Tome III, 1 vol. in-18, 1912.
Le Livre de l'Emeraude, 1 vol. in-18, 1901.
Voyage du Condottière. Tome I, 1 vol. gr. in-16, 1910.
Idées et Visions, 1 vol. in-18, 1913.
Cressida, 1 vol. in-18, 1913.

Trois Hommes, Pascal, Ibsen, Dostoïevski, 1 vol. in-8, 1913.
Chronique de Caërdal, I. *Essais*, 1 vol. in-8, 1912.
Chronique de Caërdal, II. *Portraits*, 1 vol. in-8, 1914.

Nous et Eux, *Commentaires* I, 1 vol. in-18, 1915.
La Nation contre la Race, *Commentaires* II, 1 vol. in-18, 1915.
C'est la Guerre, *Commentaires* III, 1 vol. in-18, 1915.

HMod
S939Inx

ANDRÉ SUARÈS

OCCIDENT

PARIS
ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100
PLACE BEAUVAU

1915

441226
8.12.45

VI

Justification du tirage

N° 136

I

PLUS DE NEUTRES

Ni l'un ni l'autre, c'est le neutre. En cette double négation, une pauvre vie s'affirme. On peut trouver son compte à être neutre : il n'y a pas lieu d'en être fier.

Dans un monde en proie à la guerre, en un temps où tout est action, le neutre voudrait faire croire qu'il est l'un et l'autre, pour l'un et pour l'autre. Mais il ne peut. L'impuissance est le propre du neutre.

Le neutre sent bien qu'il doit prendre parti : car il est partie dans le tout formidable, que la guerre divise en deux camps. Qu'il le veuille ou non. Pour être vraiment neutre, il faudrait que la neutralité disposât d'une puissance supérieure aux forces en lutte. Le neutre alors ne serait plus neutre ; il serait arbitre et ferait la loi.

Où tout est en question, les neutres sont d'un parti, quoi qu'ils fassent pour n'être d'aucun. Ils sont du côté où ils supposent que leur intérêt les appelle. S'ils ne connaissent pas leur intérêt, on le connaît pour eux. Et s'ils se flattent de ne point choisir, le plus fort leur dicte leur choix.

On subit, quand on n'agit pas. Les

neutres sont les faibles qui s'effacent, pour qu'on les oublie. Ils craignent de juger; ils n'osent pas être de leur propre avis : au fond, ils en ont un. Mais ils n'ont pas le courage de leur opinion ; et souvent, ils n'en ont pas les moyens. Ils ont donc peur du sacrifice. La vie pleine exige le sacrifice; et le sacrifice veut la force héroïque. Ainsi, la beauté du sacrifice est refusée à la faiblesse. La mort est au milieu de nous : on ne peut plus mentir, aujourd'hui. Les neutres sont des faibles contraints d'avouer leur faiblesse. Il n'est pas facile d'être neutre.

Seule, la Suisse a le droit d'être neutre. En Suisse, la neutralité n'est pas une fiction. Elle est la nécessité politique du pays, laquelle représente la nature des

choses. La Suisse est neutre comme les Alpes, qui ne peuvent s'empêcher, au même nœud des glaciers, parmi les mêmes neiges, d'envoyer à l'ouest et à l'est, au midi et au nord, les eaux qui nourrissent les fleuves opposés. Latins et Allemands vivent côte à côte dans ces vallées. Ils ne peuvent sortir de la neutralité, sans entrer dans la guerre civile.

Ces peuples ont conscience de la douleur et du danger. Ils ont bonne conscience. Leur pays est un lieu d'asile. La Croix-Rouge est dans ses armes. Un hôpital en Suisse, une maison de secours à Bâle ou à Genève est le seul coin de terre, en Europe, où la loi chrétienne ne soit point profanée par le Barbare.

Mon poète a dit des neutres :

Ils ont vécu sans los ni infamie ;
Ils sont mêlés au chœur chétif des anges
Qui ne furent ni rebelles à Dieu
Ni fidèles, mais qui n'ont vécu que pour eux.

Et pour les mieux écraser contre terre, le poète conclut :

Ils n'ont même pas l'espoir de mourir (1).

Dans la fournaise où nous sommes, les tièdes nous sont moins que rien. Mais que sont-ils pour eux-mêmes? Quelle triste fierté leur doit venir de vivre tranquilles.

J'entends : ces peuples font de l'or. La sueur des patients et de toutes ces agonies est une rosée pour leurs arbres à fruits. Leurs gens de négoce, le gros et le

(1) Dante, Inf., III, 12.

détail, prospèrent sur un fumier de sang.

Le commerce est sans entrailles. L'amour du gain ne connaît ni les transes du héros, ni les lits d'hôpital, ni la plénitude affreuse des tombeaux. L'industrie ne s'arrête pas aux sépulcres, si ce n'est pour faire de la bougie avec la graisse des morts et du noir animal avec leurs os. Mais enfin, plus ces neutres gagnent, plus ils servent; et même à leur insu. Ils croient avoir l'usage de la neutralité, et ils en abusent. L'abus de la faiblesse n'est pas moins ordinaire que celui de la violence. Ils sont des assiégés, qui passent entre les lignes; ils ne trompent pas le blocus, et ils ne peuvent pas le forcer. Le jour doit être proche, où on leur montre qu'on n'est pas dupe : il faut les

contraindre à prendre rang dans l'une ou l'autre armée. Les rangs sont divers, diverses les dignités. Le marchand est une espèce de soldat, à l'occasion. Toutes les armes ne sont pas à feu. On n'a pas toujours un grand cœur à donner. Tel vend, qui ne peut faire de beaux dons. Du moins, que le marchand ne troque pas ma vie contre l'or qu'on lui offre ; qu'il ne fasse pas le neutre quand il nourrit mon ennemi, et qu'il lui vend les obus que je reçois dans le dos. Bonne espérance vaut mieux que mauvaise possession : la générosité de ce dicton répugne aux neutres : ils n'arrivent pas à se convaincre qu'il faut servir à merci, et courir la même fortune que les amis de la bonne cause.

Il serait vraiment temps d'en finir avec cette fausse délicatesse, qui consiste à ne parler des neutres que par allusion, comme dans une chambre de malade. Les neutres sont malades plus qu'ils ne pensent. La guerre est un dur chirurgien : il veut savoir si le neutre, sur sa chaise longue, consent à être opéré ou non. Au neuvième mois d'une guerre générale, où se joue le sort du monde, il est ridicule de ne point exiger des neutres une réponse sincère et une prompte résolution.

Ici, le temps est de l'or; mais bien plus, le temps est du sang.

§

J'espère qu'il y a, chez les Alliés, un maître de la guerre. Sur les cinq fronts de France, d'Italie, de Pologne, du Danube et des Dardanelles, il faut qu'une pensée unique dirige les actions parallèles; et certes, l'ennemi ne sera battu qu'à cette condition. On ne peut frapper à fond, qu'en assénant d'une fois tous les coups.

A la vérité, le chef de la guerre ne peut rien, s'il ne s'appuie, en Occident, sur un maître de la négociation.

Ce maître de la politique manque; et son esprit ne se fait pas sentir. Un tel homme ne fait pas l'histoire : mais l'histoire se fait en lui, parce qu'il en a le

sens et qu'elle est toute en lui, avant toute réflexion.

De grandes forces qui n'ont point de centre, voilà l'erreur de l'Occident, et de la politique, depuis un an. Le plan de la politique, ou son lieu, est une bonne tête où une pensée hardie et commune à toutes voit d'ensemble les fatalités de l'histoire, et noue entre elles le lien d'une volonté sereine.

Tous les efforts se dispersent. Tout se fait par succession et par fragment. Il faut au contraire que tout coïncide. Trois grands coups, portés d'un seul élan, ont plus d'effet que dix un à un, ou même trente.

Les empires barbares obéissent à une seule volonté et à une seule main : grâce

au ciel, elle est sans génie. La guerre et la politique ont un centre à Berlin : tout part de là, et tout y mène. C'est, d'ailleurs, Berlin qui perdra les trois empires, dans sa propre perte. Pour le moment, la force des Barbares tient à l'unité de la politique.

Il n'est pas croyable que l'Occident se prive toujours du même avantage. S'il y avait un maître de la politique, les États des Balcans auraient cessé d'être neutres à l'heure même où l'Italie est entrée dans la guerre. La Roumanie s'ébranlant vers les moissons hongroises, les Serbes passant le Danube, les Bulgares marchant sur Andrinople, tandis que l'Italie ravissait les passages des Alpes, et que la France gagnait la bataille d'Arras, jamais

les armées russes n'eussent perdu la Galicie. La guerre était plus courte d'un an.

Les neutres ne sont ni justes ni libres : ils ont peur de tous les risques. Plus que jamais, la liberté et la justice sont les attributs de la puissance et de la souveraineté. Les neutres donnent des armes à un parti contre l'autre. Et ils le font d'autant plus, qu'ils s'en défendent. Ils voudraient jouer à coup sûr. Surtout en Orient, où la négociation est une perpétuelle marchanderie : les politiques honnêtes y sont plus marchands que les autres : on finit par conclure un marché avec la politique vénale; mais on n'en vient pas à bout avec des habiles, qui ne conçoivent pas d'habileté supérieure à

marchander ce qu'on veut acheter, si ce n'est à se faire marchander ce qu'on veut vendre.

Le délai de la Roumanie prolonge la guerre de deux ou trois saisons.

Trop d'orateurs en Roumanie. L'éloquence, en cet incendie, énerve la volonté et le courage. Un pays qui parle n'est pas un pays qui se bat. Il n'est pas non plus un pays qui se fait craindre. Une Europe en armes redoute moins la rhétorique et la délibération qu'elle ne s'en irrite. On négocie sans fin pour se faire payer; mais il arrive qu'on paie chèrement trop de délais.

Le nom ne suffit pas à faire des Romains. La force latine se montre, présentement, aux partis qu'elle prend et non

aux mots qu'elle dit. Latins, race latine : grands mots, et peu de sens. Mais rien n'a plus de sens, rien n'est plus riche en idées et en action que ces forces vivantes : l'ordre latin, le monde latin, la cité latine. Latins, c'est une raison et un esprit. Les Anglais sont latins, aujourd'hui.

Tant d'orateurs en Roumanie, et le peuple est muet.

A Pâques, l'Italie se taisait aussi. Mais là, un grand peuple est vivant, qui sait ce qu'il ne veut pas, et qui veut comme il sent. Il parle, et l'État obéit. En Orient, les peuples n'ont pas encore l'usage de la parole. La plèbe roumaine, forte paysanne, vive et de bon sang, est serve de quelques durs patrons, une poignée de

grands propriétaires, hommes d'argent, qui savent même se soustraire à la haine de leurs serfs : car ils ne résident pas : ils substituent la terre à leurs fermiers; et parmi les fruits du domaine, ils ne partagent pas la haine avec le métayer. La Roumanie ne vit que pour les affaires de ces gros patrons : il s'agit de vendre leur pétrole et leur blé aux empires barbares : la politique s'ensuit. On cherche un peuple, et l'on ne trouve devant soi qu'un gouvernement. Et qu'est-ce enfin qu'un gouvernement, quand il n'est pas la forme visible d'une nation? La force au service de quelques intérêts privés, et les commis de quelques marchands.

§

Sage et hardi, l'exemple de l'Italie devait ouvrir la voie de l'action à tous les États des Balcans. Ils s'en écartent, au contraire; ils ne voient de sagesse que dans l'hésitation et d'habileté que dans la ruse et dans les biais. Ils n'ont pas compris qu'il peut y avoir un suprême intérêt à n'être pas trop habile, et qu'une décision généreuse est une habileté aussi. L'Italie n'ignorait pas les sacrifices sanglants qu'elle va faire à la guerre.

Chacun de ces peuples n'a d'yeux que pour son arbre dans la forêt.

Ils ont perdu l'idée de la chrétienté, et ne se sont pas encore élevés à l'esprit de l'Europe.

Il est temps pour les trois États des Balcans de prendre part à la guerre. Il sera trop tard dans un an. Si Constantinople tombe sans eux, ils n'auront rien de la ruine turque, pas une pierre ; et ils n'auront droit à rien. L'Occident fera les comptes de chacun.

Le souci de l'équilibre, les bras tendus, les mains ouvertes, la tête en l'air, peut faire choir ces peuples dans le fossé. Il suffit d'un faux pas. Il n'en est point de plus cruel qu'un trop long contretemps. Dans la guerre et la politique issue de la guerre, il n'y a qu'une heure de trop entre la victoire et la défaite. L'équilibre est un beau souci. Mais le combat est une nécessité. Les États, demain, n'auront d'autres droits que ceux qu'ils tiendront de leurs

sacrifices. Jamais la politique ne fut plus réelle. Où il va de la vie et de la mort, c'en est fait de la fiction. A cette guerre des peuples doit répondre une diplomatie nouvelle. Le temps n'est plus des bals et des révérences. Tout sera pesé au poids terrible et juste de la peine et du sang.

Le sort de l'Europe ne peut pas dépendre de Cavalla, de Silistrie, ni même de la Macédoine, puisqu'on à la folie de vouloir accorder les Grecs et les Bulgares. Vénizelos et Pachitch, qui sont hommes d'État, l'ont senti.

Le principe des Balcaniques est le parfait équilibre des forces en Orient. Or, l'équilibre est la perfection de la paix, et la limite idéale où tendent les accords des nations. Ces peuples jeunes portent,

dans la politique, toute l'aigreur et la puérilité des enfants qui se disputent et se gourment dans une ruelle. Il convient de les faire rentrer dans la cour de l'école, et de les réduire au silence. Ils veulent entre eux tous une égalité absolue ; ce vœu est le plus puéril du monde et le moins juste. La première nécessité, pour chaque État des Balcans, est l'accès à la mer libre. Les Alliés reconnaissent à chacun et à tous ce droit sur la mer, puisqu'il est un besoin de la vie. On veut que ces peuples vivent. On espère qu'ils croîtront. On désire qu'ils prospèrent. C'est parce qu'on veut se délivrer des Barbares, qu'on entend bannir l'Autriche de l'Adriatique.

Constantinople prise, la liberté des détroits n'est plus en question. Le destin

de la Serbie est à l'Occident : elle peut être une Hongrie slave pour l'Italie et la nouvelle Europe. Le destin de la Grèce est insulaire et en Asie. Celui de la Roumanie est au nord du Danube ; en Thrace, celui de la Bulgarie.

Une convention avec les Alliés doit d'abord suffire à ces États. Les puissances de l'Occident sont une garantie. Mais on ne peut leur demander, en pleine guerre, un règlement particulier de tous les procès en cours, et une solution.

S'il faut, pour compter sur les Balcaniques, fixer dans tous les détails le sort des provinces en litige, des districts, des cantons, on n'aura jamais fini avec cette Macédoine. Il faut, ici, un coup de volonté sou-

veraine : imposer une loi pour tous, avant de faire raison à chacun. Et de prompts délais : à prendre ou à laisser. Quant aux territoires contestés, ils devraient être remis en dépôt, aux grandes puissances. Le congrès de la paix sera l'arbitre.

Il y a une politique de la guerre, une politique de la paix. La politique ne tend qu'à la paix; mais c'est la guerre qui la fait : jusque-là, toute politique est soumise à la guerre.

Ce que nous demandons aux neutres est moins pour nous que pour eux-mêmes. On leur offre des occasions, qu'on n'a pas deux fois en deux mille ans. Et ils n'ont pas l'air de le comprendre. L'Occident accablé, que seraient-ils dans une Europe vaincue? Des colonies barbares, et des esclaves.

§

Voilà donc une guerre terrible et sublime, qui met aux prises les forces contraires du genre humain. Chaque parti en présence soutient la cause d'un Dieu ; et les dieux sont ennemis de toute éternité. Les siècles par milliers, et les hommes par millions sont armés les uns contre les autres, derrière les soldats qui luttent et se tuent. Ces batailles effrayantes, qui s'étendent de la Tamise au Bosphore, et qui affrontent des pays entiers, figurent des combats plus immenses encore, à travers les siècles des siècles et parmi les générations. Les soldats sont lancés à la mort par tout le

passé des hommes : le sort du monde est l'enjeu de la mêlée, et la voie des temps à venir.

La grandeur de cette guerre est sans mesure. Tout l'a préparée ; et elle prépare tout. Et comme tout y entre, tout doit en sortir.

Dans une telle guerre, où sont les neutres ? Il n'en saurait y avoir. On ne peut être neutre entre ses propres destins. Là où la fatalité même semble arracher tous les masques de la politique, un regard clair découvre qu'on ne subit tout à fait, de deux destins, que celui qu'on préfère. On ne l'avoue pas toujours ; encore moins ose-t-on le dire : mais on va presque toujours où l'on voulait aller.

Il est des nations qui osent être elles-mêmes ; et d'autres qui n'en ont pas le courage. D'autres enfin, ayant la volonté, n'ont pas la force de leur désir. Celles-là sont les plus victimes. Mais celles-là même sont victimes surtout de leur moindre vertu. Que la Belgique leur soit un éternel remords, et la Serbie un immortel exemple. L'Italie a montré la sagesse magnifique de vouloir et d'agir.

Victimes d'ailleurs, elles ne peuvent l'être qu'en étant pour nous et avec nous, sans nous donner réellement de l'aide. Elles ne seront donc pas victimes, à la fin : elles auront seulement vécu dans l'angoisse de l'être. C'est bien le moins qu'elles aient tremblé de tout le sang que nous versons, pour leur garder la vie.

Car nous leur sauvons la vie, en sauvant la nôtre.

Tout ce qui est nation doit être avec la France. Les nations sont avec la France, même si elles ne le savent pas, et même si elles ne le veulent point. Le génie de la France porte la vie.

Ces neuf mois ont enfanté la liberté de l'Europe : elle a été conçue dans un déluge de sacrifice et de feu, à la bataille de la Marne.

Elle est dans le sein de la France, et n'est pas ailleurs. Elle est dans les douleurs inouïes de ce peuple, et les déchirements de sa terre, entre la Seine, l'Escaut et le Rhin. Qui est le plus, se sacrifie le plus. Quand dix matrones viendraient aider à la délivrance de la Mère,

fût-ce avec les fers, l'enfant ne sera point d'elles : il naît de la France et de son sang : quatre millions de Français ont offert leur vie, pour assurer la sienne.

La France, qui se bat pour vivre libre et belle, se bat du même coup pour le reste du monde. C'est sa suprême beauté d'en avoir conscience : elle l'a de sa volonté, de son destin et du parti qu'elle suit. Comme un homme bien né, achevé dans sa forme vivante, elle a conscience de tout ce qu'elle est, la Douce France.

Sans la France, il n'y a pas d'Occident ; et moins l'Occident, il n'est pas d'Europe. La victoire de l'Occident ne peut faire qu'un seul vaincu : l'Empire Barbare. Point de place pour les neutres en un tel

conflit. Leur cause est dans nos mains : elle nous doit tout, si nous faisons prévaloir la nôtre. Et peut-être même, le peuple allemand devra-t-il dater sa naissance du jour où l'Empire sera tombé sur les genoux.

La victoire de l'Occident et des nations est aussi clairement la victoire de la France, que Salamine fut la victoire de la vieille Europe. Mais si l'Empire Barbare était vainqueur, toute l'Europe serait vaincue.

17 mai 1915.

II

A LA RUSSIE

Je ne dirai pas : Gloire à la Russie! ni : Honneur à elle! Ce n'est point assez. Les couronnes de l'orgueil n'ont que faire ici. Le front de la Sainte Russie ne les cherche pas. Rien ne lui sied que le salut d'une sœur, le baiser de la nation très humaine : Amour à la Russie et tendresse pour elle.

La Russie est vraiment sainte en ces jours d'épreuve, de deuil profond et tran-

quille. Elle tombe sur un genou; mais rien ne l'atterre. Même ainsi, elle est plus haute des épaules et de la tête que tout ce qui l'entoure. Elle souffre, et ne craint point. Elle est déchirée; et sa force paraît dans sa blessure même, à la santé de sa plaie, au calme du pouls, à la pureté de ses yeux sans inquiétude. Et ce bras si vaillant, cette gorge si pleine, ce lait qui coule mêlé au sang, la bonté avec la douleur, et l'inépuisable fécondité, nous la reconnaissons telle qu'elle a toujours été.

Elle est faite pour tous les sacrifices. Elle n'aspire pas aux triomphes, même quand elle les recueille. Elle se plie à servir. Elle donne sa vie et ne meurt pas. Elle est dans sa vérité au milieu des tourments; et le silence qu'elle garde est sa

parure. Même dans le combat, elle a l'air de prier. Et jusque dans la prière, elle semble une mère qui nourrit, près d'un homme à la charrue. Si elle baisse le front sur sa peine, c'est alors que la France lui prend la main avec le plus d'amour. Ces deux grandes paysannes sont faites pour le même destin, pour s'aider et se comprendre.

§

Peuple de paysans. Même à la mer, ils sont paysans.

De là, qu'ils n'ont jamais fini de faire leur devoir. Et qu'ils font de si bons soldats.

Ils vont à la guerre comme au mauvais

labour, dans la saison du diable. Il y a du démon, pour eux, dans l'ordre sans cœur des Allemands. Le paysan admire le diable et le méprise, il le craint et s'en moque. Mais il voudrait bien en purger ses bois et ses champs.

Ils sont les épis qui marchent.

Ils mûrissent même s'ils tombent, sous la pluie des balles comme sous la pluie d'orage.

Ils sont la terre levée, avec sa grande patience, sa promesse toujours tenue, — si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain, — et l'assurance d'avoir raison la dernière.

Cette terre, remuée dans le sang, se referme à la fin sur les ennemis : elle avale l'invasion qui l'a foulée. Elle est l'espace, et elle a le temps.

Le paysan russe est un des plus beaux espoirs qui restent à l'Europe. Il ne la trompera pas. Il ne lui fera pas la faillite atroce de l'ouvrier allemand.

§

Depuis cinquante ou soixante ans, on ne peut comparer les dons de la Russie et ceux de l'Allemagne à l'Europe. Wagner et Parsifal exceptés, qui sont d'un autre âge, l'Allemagne n'a créé que le Boche, sous toutes ses formes. Le Boche est l'automate de la force, la machine de l'espèce montée par la science. Son seul héros, après Bismarck, est Nietzche, le prophète du nouvel Islam.

L'Allemagne a lâché sur l'Occident la

peste de la matière. Il est venu de Russie beaucoup d'amour, beaucoup d'art, vingt chefs-d'œuvre, une foule de talents, un monde frère du nôtre : un monde en esprit.

Ils sont à Varsovie. Ils peuvent publier que la Russie est vaincue. La Pologne même ne l'est pas. Cette guerre est la naissance des peuples. La Pologne au tombeau depuis trois jours, demain ressuscitera. La Russie, qui souffre, peut faire souffrir : elle ne tue pas.

Ils la méprisent, ces Allemands. Elle est si loin d'eux. Ils sont si loin d'elle. Le propre de l'Allemagne est de ne rien connaître à ce qu'elle sait le mieux. Quand il s'agit de l'homme, cette savante

ignorance est sans limites. Les Allemands se vantent de haïr la Russie. La haine diffame tout. Dans la haine, il y a la bête et l'appétit : j'y trouve un manque profond d'intelligence.

L'Allemand ne comprend rien à l'âme vivante des autres peuples : parce qu'il n'aime pas les autres vivants. L'Allemand est sans amour. Le Russe n'estime que l'amour.

Docteurs, philosophes, théologiens et politiques, les Allemands ont toujours souillé la France dans leur opinion; et ils se flattent d'avilir la Russie. Ils le font au nom de la matière, et tout au plus de la science. Mais leur science est une mécanique des corps. L'esprit se rit d'une telle science, et il a horreur de cette matière insolente.

Ils parlent de la Russie tartare, de la Russie barbare, de la Russie esclave, ces bons amis du Turc. Il ne faut que lire les proverbes russes, pour y entendre la voix d'un peuple mille fois plus libre d'esprit, mieux né, plus généreux et plus près de la vraie noblesse que tous les professeurs allemands.

Liberté des mœurs et de l'âme : elle est partout en Russie. Et plus vraie dans un taudis de Pétersbourg, que dans les universités allemandes. Il n'est pas d'esclaves qu'on puisse comparer à Bernhardi, à Dryander et à Ostwald : parce qu'ils sont les esclaves volontaires de l'appétit et de la race. Ils n'ont même plus le sentiment de leur servitude. Ils sont asservis à l'État, corps et âme. Le moujik en-

chaîné ne donne aux chaînes que ses bras.

La conscience est le noyau du Russe, pour jouir de la vie et pour souffrir de soi. Dans l'Allemand, il n'y a que la raison d'État.

Ce qu'ils nomment « l'Organisation », à genoux, en baisant le journal ou le livre, ces hypostases de l'État, est une force qui tue l'âme, et qui substitue l'intérêt de la race à la conscience. Le Russe, toujours lui-même, dès qu'il ouvre les yeux et se sépare de la terre maternelle, est capable de tous les excès, comme un autre, et de tous les crimes : mais jamais de perdre sa conscience. La morale de Bismarck fait honte à un forçat de Sibérie. Il crache et il rougit. Le plus humble des Russes rit de l'Allemand ou

le dédaigne. Ce mystère est de ceux que n'ont jamais expliqués les fameux chimistes de Leipsic ni les physiciens d'Iéna.

En Russie, partout des saints. Ils courent les rues. La conscience fait les saints. Les Russes sont malades de conscience, par excès de conscience. Les Allemands ont cessé d'être hommes, par atrophie et sclérose de la conscience.

La foule russe dans les couvents : les staretsi qui bénissent ces ingénus, pleurant de foi et d'amour ; les innocents qui font des miracles : car les témoins y croient. Cette foule, qui aime et qui prie, est pourtant un autre trésor pour le genre humain que la race des automates. Et le spectacle de ce peuple, qui voit son

Dieu dans ses larmes d'amour, passe peut-être en beauté le pas de l'oie.

§

Outre le génie, les grands Russes ont naturellement du style. Le style, qui est vraiment l'homme, doit être aussi une vertu de la charité, dans l'ordre de l'art. On n'est point artiste, sans une conscience très fine de soi et des autres.

Ils viennent bien de la Perse et de Byzance. Ils ont le charme de l'Orient, et cette promptitude à faire un art de la vie, qui les fait passer en un instant de la naïveté puérile à l'extrême raffinement.

Ils sont doués de sens aigus et délicats, souples et généreux. Ils ont de la sève :

leur vice même a du suc. Ils sont capables de volupté. Par nature, ils sont aussi loin du docteur et du pédant que les Français. Ils s'encuistrent avec les Allemands. Ce peuple russe, qui a de si bons yeux, porte lunettes au retour d'Allemagne.

Ils ont le goût et le don de l'élégance. Comme leur esprit est pénétrant, et que leur grand cœur est subtil, ils ont du tact : c'est le septième sens, si rare dans les pays du Nord.

Chez eux, les femmes cessent très tôt d'être des femelles. Elles tournent à la folle, plus aisément qu'à la bête.

Y a-t-il jamais eu un danseur allemand ? Les Russes ont le génie de la danse, presque à l'égal de l'Espagne. Ils

chantent naturellement avec un art tendre, monotone, et d'une mélancolie admirable. Leurs harmonies sont simples, avec des recherches soudaines, d'étranges pressentiments, des hardiesses délicieuses et brusques. Ils valent les Espagnols et les Celtes pour le rythme. On en retrouve la richesse et les élans dans leur naïve recherche des couleurs : ils en font des alliances parfois trop violentes, mais non cruelles. Le mauvais goût et la méchanceté répugnent également à la douce nature russe.

Leur musique populaire est un trésor, plein de ressources. Et après les voix latines, leurs voix sont les plus belles.

§

En tout leur art, même quand il pèche par les proportions, la mesure des détails est exquise. Le trait est nerveux, aigu, tout animé d'esprit. Entre les qualités les plus rares, ils ont l'impression juste. Ils rendent, avec une force et une sûreté merveilleuses, le son de la vie et le mystère des sentiments. Dostoïevski n'a jamais des touches plus simples que pour peindre la profondeur des passions, les démarches les plus subtiles de l'instinct, et les ténèbres où s'enlacent toutes les racines du cœur.

Quantité d'esprits originaux : ils n'ont pas encore besoin de l'art, et ils ne vont pas jusqu'à se muer en œuvres. La plu-

part sont dans la vie, et se contentent de vivre. Cependant, on peut être original à l'égal de Dostoïevski, de Moussorgski et de Gogol: on ne saurait davantage.

Un géomètre comme Lobatchevski est à peu près de la même trempe, dans son ordre. Et dans la politique, rien n'a paru, depuis trois quarts de siècle, qui vaille Bakounine. L'esprit français, l'idée de justice à la Proudhon, et Bakounine sont les seuls antidotes de la Social-bochocratie. Ils sauveront seuls les socialistes, si les socialistes veulent être sauvés.

§

On fait des érudits; mais on naît artiste. On forme des savants tant qu'on

veut ; mais le style original est le don de l'homme à la terre.

De poète plus grand que Dostoïevski, il n'en est point. Il y a plus d'humanité dans un seul chef-d'œuvre de Dostoïevski que dans tous les livres allemands.

Pour peu que les Russes soient soumis à une discipline, et qu'ils ne la demandent pas à l'Allemagne, le sens de la belle vérité les mène, d'un seul coup, à la plus exquise mesure dans l'expression, et même à la plus sobre. *Boris Godounov* est une œuvre unique. Elle touche aux cimes du tragique, comme s'il était aussi naturel à Moussorgski de vivre sur les hauteurs, que de cheminer dans la plaine. Jamais il n'insiste. Il se prive de tout ce que les virtuoses et le plus grand nombre

des artistes appellent l'effet. Et se priver n'est pas assez dire : car il semble ne pas même y songer. Il a le goût si pur, qu'en négligeant l'effet, il ne croit pas renoncer à un avantage : il s'assure du sien, qui est de n'en pas être tenté. Qui finirait ses actes, comme Moussorgski finit les siens ? A ce point, la sobriété passe pour un manque d'adresse tragique. Bénie soit cette innocence, si c'en est une : mais je ne l'accorde pas : j'y trouve le calcul que je préfère.

Dans *Boris Godounov*, l'abnégation de la musique est une vertu si haute, que je la nomme sainte. Et, comme il est juste, la sainteté a sa récompense : elle est le terme où parfois la beauté aspire.

§

Je veux rire des Allemands, qui parlent de l'État russe avec mépris.

Tout ce qu'il a de pis est leur œuvre. L'ulcère de l'État allemand, en pleine chair russe, est le mal séculaire de la Russie. La troisième section, la tyrannie des bureaux, la royauté de la police, l'appareil militaire de toute l'administration publique, pas un de ces traits qui ne soit allemand. Les pires bourreaux, les ministres sans conscience et sans entrailles, ont presque toujours été Allemands d'origine. La terrible machine à opprimer qu'est le Tchin, est une machine orientale réglée par les Allemands, mon-

tée à l'allemande, refondue en métal allemand et menée par des Allemands. Tous les excès de la hiérarchie russe sont une conquête de l'esprit prussien sur l'âme de la Russie ; et les partages de la Pologne en sont le principal argument.

Rien ne perd les Russes que leur docilité à l'esprit allemand. Quand le musicien russe étudie à Berlin, il en revient Tchaïkovski, une espèce de Brahms, interminable cuistre. L'Occident seul est le levain lumineux qui fait gonfler la grande pâte russe : la lumière lui donne des ailes. Il lui faut la lumière.

Dans les arts plastiques, le malheur des Russes est de croire à Munich et à Dresde : pour ne rien céler, de croire à Rome aussi, à travers les Bavarois et les

Saxons. Ils ont pris pour maîtres ces aveugles et ces balourds, qui peignent des idées avec leurs pieds, et qui voient les couleurs, rire de la nature, dans un prisme de viande mal cuite.

Il faut guérir les Russes de Bœcklin. La ligne leur manque : ils n'ont pas encore eu ce grand créateur d'ordre, qu'on appelle un artiste dans les arts du dessin. C'est en Perse et à Paris qu'ils doivent aller, puisqu'il faut toujours qu'on aille à l'école.

§

Ha, quelle humanité dans ces Russes ! Comme ils nous sont proches, venus du contraire horizon ! Leur génie et le génie

de la France sont deux obliques, parties du même point : et la charnière est ce qu'il y a de plus fort, de plus durable entre les hommes : la charité du genre humain.

Cette grande vertu d'humanité, qui est l'âme de la Russie, d'où sort-elle enfin, et d'où est-elle née? De la souffrance. Et de la profonde bonté qui s'est formée, au long des siècles, dans l'usage et la possession de la souffrance. Elle est le trésor caché, qui peut payer le ciel et la terre, à qui le connaît et le révère. Mais pour qui n'en sait pas le prix, elle n'est qu'un boulet d'angoisse et le faix écrasant qui colle l'homme à la matière.

Ce peuple a tant souffert, qu'il n'avait plus qu'à aimer ou à disparaître. Il a aimé.

Ils sont bons, ces Russes. Ils sont vrais. Ils sont chrétiens. Ils le restent jusque dans le crime. Comme je l'ai déjà dit, les Allemands n'ont jamais été chrétiens. Le culte de la matière devait leur donner la haine de l'esprit.

Mais enfin, qu'est-ce que l'hygiène au prix de la bonté ?

§

La Russie est le plus pacifique des peuples. Elle a horreur de la guerre : elle en a presque honte. Elle la fait parce qu'il le faut, parce qu'on ne peut résister au dessein de Dieu ; parce que l'homme ne doit pas refuser la souffrance, quand l'appel d'une cause juste lui prescrit de

l'accepter. Elle fait donc la guerre avec cette tristesse et cette résignation héroïques, avec cette infinie patience qui est l'épouse sans orgueil d'un courage infini.

La France, elle, est la plus pacifique des nations, après avoir été la plus guerrière. Mais cette belle guerrière ne fut jamais un État militaire, une machine à tuer. Elle est à présent pour la paix, parce que sa grande âme a compris la condition humaine, qu'elle croit à la raison et qu'elle a le culte de la vie.

France et Russie ont été forcées à la guerre par un ennemi qui la veut, qui l'aime, qui l'exalte, qui en a fait sa fin et ses moyens. Car la fin de l'Allemagne est la conquête du monde et la ruine des

autres nations. Le terme de la volonté allemande est toujours la méconnaissance d'autrui, l'esclavage ou la destruction : d'où la guerre.

Prise à la gorge, la Russie a dû tirer l'épée pour la défense de ses filles slaves, faibles, mineures et sous le coup d'une menace mortelle. Et la France a tiré l'épée pour venir loyalement en aide à sa sœur russe : mais bien plus encore pour défendre en soi-même, sous la hache de la violence, le droit d'être soi et tout ce qui fait le prix de la vie.

Toutes deux, à des titres divers, font la guerre pour la paix, et pour mettre fin à la guerre. Elles en ont le dégoût, le mépris même; et elle leur est en abomination.

Toutes les deux luttent pour le plus haut objet qui ait jamais été en question dans le monde : pour une idée humaine de la vie, contre l'idée bestiale de la force.

Il s'agit de savoir si chaque pays sera forcé, oui ou non, d'être honnête homme et de se conduire en honnête homme à l'égard des autres pays. Ou si l'assassin, qui cache des armes dans ses poches, aura droit sur les honnêtes gens qu'il assassine, parce qu'ils sont désarmés, parce qu'ils ne se défient point, parce qu'ils sont trop bien logés chez eux et parce que le bandit a envie de la maison.

La force est-elle justifiée par l'abus? et par le succès, tous les crimes de la violence? Comme au temps de Marathon, ou pendant la captivité de Babylone,

l'homme demande à l'homme, sinon à Dieu, s'il y a des lois.

L'homme vit-il sous une loi humaine? Y a-t-il un droit entre les nations, comme entre les individus? ou l'homme est-il condamné, pour jamais, à vivre dans l'horreur de la violence, l'appétit de l'espèce et l'ignominie du perpétuel dévorement?

La cause de l'homme est celle de la France, et l'a été de tout temps. Ce soldat du genre humain, en Orient, c'est la Russie.

La Russie nous est sacrée, parce que nous avons reconnu en elle, dans un ordre nouveau, notre jeunesse, notre foi et notre propre destin. Et c'est pour servir les mêmes dieux, que son meilleur sang se mêle au nôtre, et que notre plus beau sang coule avec le sien.

III

OCCIDENT ET ORIENT

Nous voici aux jours les plus lents et les plus mornes de la guerre. L'août est le mois de la fournaise, pour la France. L'an dernier, ce furent les semaines rouges, dans l'enfer de l'ennemi, et dans la purgation de l'épreuve. Puis vint la résurrection de septembre, la vengeance des vendanges, et la plus belle victoire de tous les temps, la Marne, qui est, à la fois, Marathon, Salamine, les Champs Catalauniques, Poitiers et Valmy.

En attendant le vin nouveau, la France sauvée et sûre du salut du monde qu'elle porte, reste muette et comme impassible devant les souffrances de la Russie, cette grande patiente, si simple dans la peine, si solide, inondée de sang et toujours debout.

Tandis que le démon allemand frappe, tue, brûle et se rue de tous les côtés, l'Occident forge des armes et prépare la victoire. Une vengeance sans pareille, égale au crime, est en train de bouillir dans les cuves et la chimie des usines. Car la plus cruelle des vengeances sera toujours de faire une justice terrible. Elle se fera, aussi sûr que la raison doit avoir le dernier mot dans les affaires humaines, si l'homme dure.

En cet août sévère, où le silence de l'Occident couvre d'un voile gris les charniers de Pologne, c'est à nous, tous et chacun, de tenir bon. Cet ennemi, qui s'est mis hors la loi, qui a la folie, l'orgueil ignoble et la violence du démon, s'épuise dans la fureur de ses coups. L'Etat-machine, qui renouvelle au milieu de l'Europe chrétienne les empires de la vieille Asie, Babylone et Ninive, a bandé trop durement tous ses ressorts : qu'une pièce rompe, et la mécanique saute en l'air. Cette force pour le mal, la plus redoutable et la plus atroce qu'on ait vue, est au sommet de sa courbe : elle touche au période de la chute : les ordonnées de la victoire et de la conquête vont décroître dans la plaine russe, comme elles ont

décru, lentement, en Occident, depuis neuf mois. La décadence serait déjà visible, si l'Occident avait une politique. Tout montre qu'il n'en a pas. Il fallait, ici, une grande tête, formée par l'histoire et capable de pressentir l'histoire en formation dans le chaos des événements.

Jamais l'Italie ne fût entrée seule dans la guerre, sans y être suivie par les Etats des Balcans, s'il y avait eu quelque part, à Paris, à Petrograd ou à Londres, une pensée qui voit, qui veut, qui sait et qui dirige. L'Europe aurait une politique, jamais l'affaire des Dardanelles n'eût été menée de la sorte, engagée au hasard et conduite au petit bonheur.

Rien ne peut faire que ce qui fut ne soit pas. Il faut en prendre son parti, et

ne point croupir dans les regrets. Grâce au ciel, je vois dans les peuples les moyens et les ressources, que n'ont pas ceux que les dirigent. Les fautes de l'Occident et de la Russie tiennent au génie même de ces belles nations. Elles sont victimes de leur confiance. Elles n'ont jamais cru à la guerre. Elles ont toujours été dupes, elles le sont encore, de la puissance infernale qui ne vit que pour la guerre, et pour tromper. L'Allemagne fait la guerre dans la paix. L'Occident garde les illusions de la paix au plus fort de la guerre.

L'Occident a, du moins, repris force en baisant la terre : et de quel baiser ! celui que cinq cent mille de ses fils donnèrent au sein maternel, qui l'a reçu,

qui l'a bu, pour se refermer plus jalousement sur les enfants qui le lui donnaient. La Russie, elle, livrée de tout temps à ses plus âpres ennemis, à ces Baltes qui sont ses Prussiens de l'intérieur, n'oppose à l'invasion qu'une muraille de chair vive. Elle prodigue les hommes, sans mesure. A la fin, elle vaincra. Pour le moment, elle est meurtrie; elle est foulée; elle est saignée aux épaules. On ne peut penser au martyre de la Pologne sans douleur. Le monstre allemand se flatte de briser la Russie aux quatre membres, sur la roue à dix rayons de ses armées. Il se promet de lui broyer les mains; de la laisser, tronc inerte et géant, sans bras sur la Baltique et la Vistule, ni pieds ni jambes sur la mer Noire et le Danube.

Il est capital de secourir la Russie, avant toute fracture. Le péril presse de lui ouvrir la mer, et de lui tendre la main. Il importe suprêmement de casser les reins au Turc, sinon à l'Allemand : l'échine de la bête est aux Dardanelles. Constantinople est la troisième capitale du monde russe : Petrograd est la tête, Moscou le cœur, Constantinople les poumons.

Avec Constantinople libre, la Russie respire. Les échanges nécessaires à la vie peuvent se faire. La Russie envoie son blé : elle reçoit de l'or et des obus.

Pour une bonne part, les peuples des Balcans sont cause de la guerre : ils en sont l'occasion. Cette guerre les sauve de la servitude ou de l'anéantissement. On

ne peut leur permettre de tenir en échec les puissances tutélaires qui les conservent après les avoir fait naître. Il faut leur donner à choisir entre le salut qu'on leur impose avec toute sorte d'avantages, et leur perte assurée, s'ils diffèrent leur choix.

Le nœud des alliances et de la trahison est en Bulgarie. Caërdal disait à Rome, il y a près d'un an : « Il ne faut pas croire aux Bulgares. Ce ne sont pas des Slaves, mais des Turcs baptisés en slavon. Boulgres ils sont depuis mille ans : bougres ils restent. Et ils ont pour roi une espèce d'Henri VIII, couard et félon, capable de tout par avarice. »

§

Tout perdre pour avoir voulu tout gagner, c'est le point mort de la neutralité. Le marchand finit par être dupe de ses marchandages : on lui laisse sur les bras ce qu'il voulait vendre, et qu'on n'a plus besoin d'acheter.

L'équilibre, quel qu'il soit, ne pourra se faire entre les Balcaniens que sur les dépouilles de la Turquie et de l'Autriche. Une Roumanie, qui va doubler en hommes et en territoire, ne saurait prétendre à retarder, par des exigences nouvelles, un accord qui lui donne presque tout. Car elle n'aura rien, si cet accord ne peut se faire. Ce qui est vrai de la Roumanie ne

l'est pas moins de la Grèce. Croient-elles, ces petites nations, que l'accord général ne soit fait que pour elles, et cette guerre immense, où elles ne comptent pour rien jusqu'ici? C'est déjà beaucoup qu'elles en profitent, de façon à dépêcher en quelques mois l'œuvre de plusieurs siècles.

Les Empires Barbares se moquent de la Roumanie et des autres Balcaniens, quand ils leur promettent les provinces russes, Odessa, et quoi encore? La Roumanie, comme les autres Etats des Balcans, ne peut rien gagner qu'à la défaite des trois empires. Car c'est à leur héritage qu'elle prétend. Ils ne peuvent donner que ce qu'ils n'ont pas et ils doivent refuser tout ce qu'on leur demande. Les promesses de l'Allemagne à la Rou-

manie sont un jeu, le même qu'on a vu M. de Bulow jouer contre l'Italie : et dans chaque pays, il y a un Giolitti pour biseauter les cartes. A Rome, M. de Bulow offrait Tunis, la Corse, Nice, peut-être Marseille. L'Italie parlait Adriatique, il répondait golfe du Lion. Il me faut Trieste, disait l'Italie, et j'ai besoin de Raguse; et l'Allemand d'ajouter les îles d'Hyères et même Carpentras à la Provence. L'avidité finit par troubler les yeux, et donne le vertige. L'Italie, tête claire, ne s'est point laissé prendre aux miroirs de l'appétit. Seules, la Turquie et l'Autriche, tant slave que latine, sont des successions ouvertes. L'Occident n'est pas mort ni en agonie. Les Barbares le savent mieux que personne.

Si les Bulgares ont le sens de l'histoire, ils seront à Andrinople dans un mois.

Le malheur de ces peuples : ils ne voient, chacun, que son intérêt le plus étroit. Il faut penser et vouloir en fonction de l'Europe. On s'entendra toujours avec les Serbes : ils ont la conscience européenne plus que les autres. Leur martyre leur assure des droits supérieurs. Et pourtant ils sont prêts à bien des sacrifices. C'est qu'ils ont compris.

§

Vénizélos et Pachitch sont les maîtres de l'heure. Qu'ils osent, qu'ils agissent : et toute la guerre est changée ; le nouvel Orient s'ébranle, et précipite la ruine de

l'Orient condamné. L'inaction des Balcaniens est la cause unique et la condition de la victoire allemande entre le Dniester et le Niémen. Si les peuples des Balcans avaient pris les armes en même temps que l'Italie, les Dardanelles eussent été forcées : la Russie, fournie d'obus et de canons, n'eût pas été réduite à la retraite. Ces peuples tiennent dans leurs mains, sinon l'issue, la durée de la guerre. Leur retard est celui de Grouchy : il vaut une trahison. Ils nous ont fait perdre neuf ou dix mois, au printemps. Ils peuvent nous faire perdre deux ans, s'ils ne se décident pas avant l'automne.

Les Bulgares ne veulent faire la guerre que pour la Bulgarie. Elle est, pour eux, en Macédoine, autant qu'en Roumélie et

en Thrace. Ils réclament leurs frontières de 1912. Les Serbes et les Grecs ne sauraient leur contester ce qu'ils accordaient, il y a trois ans, sans débats. Les Bulgares peuplent les terres de Macédoine. Un pays agricole appartient aux paysans des campagnes et non aux habitants des villes. La Thrace et la Macédoine sont dues aux Bulgares, comme aux Serbes la Bosnie, l'Herzégovine et les pays croates; comme les Iles et l'Ionie aux Hellènes. Ni les Bulgares ne peuvent se passer d'un littoral sur la mer Égée, ni les Serbes de bons ports sur l'Adriatique.

Quelle guerre feraient tous ces peuples, sinon contre la Turquie seulement? La guerre aux Turcs, depuis dix ans comme aujourd'hui, c'est la guerre aux Alle-

mands. Berlin commande. Vienne est vassale. Constantinople et l'Asie Mineure ne sont plus qu'une colonie.

Vénizélos est le seul homme d'État qu'il y ait en Europe. Dieu sait si la France l'admire et si elle souhaite d'aller jusqu'à l'amour dans l'admiration. Le nom grec nous est cher entre tous les noms : la France sépare les Hellènes de tous les reproches que mérite le royaume. Une telle complaisance ne peut toujours durer. Sophocle, Homère et Platon ne sauraient racheter éternellement une politique de pièges et d'abandons.

Au fond, c'est une intrigue de cour qui fait la résistance et l'obstination des Grecs. Cavalla est le moyen de les brouiller avec l'Occident : et au profit de qui ? pour qui,

sinon pour le roi de Prusse? Les Grecs sont joués par la couronne. Et la couronne les joue avec le mirage de Constantinople. On souffle sur cette antique flamme : Cavalla et la Thrace sont l'avant-porte de Byzance. Et l'on veut faire croire aux Grecs que l'Empire de Byzance leur est promis. Ce rêve est dangereux. Il n'est pas même ridicule. Pour que Byzance soit la capitale grecque, il faut qu'Athènes cesse de l'être. La Grèce n'est-elle ressuscitée que pour périr? Voilà, de temps en temps, ce que coûte un roi.

Vénizélos, chassé du pouvoir, l'hiver dernier, y revient plus fort de l'épreuve même. Le désordre est partout, où il avait fait l'ordre. La Grèce, c'est lui.

On peut toujours se passer de la Grèce.

Mais la Grèce ne peut se passer des Alliés ni de leur victoire. Vénizélos le sait fort bien. L'occasion perdue doit se retrouver : un grand homme d'État comme lui est précisément l'homme de l'occasion : pour la saisir, il la fait naître. Le temps seul est irréparable. Il convient, cette fois, de ne plus le gaspiller. C'est à Vénizélos d'oser et de vouloir pour son peuple. Qu'il s'appuie sur les Alliés. Ils n'eussent jamais dû permettre qu'il tombât. Une bonne politique doit soutenir le hardi Crétois et l'assurer contre tout autre chute. Athènes est à mi-chemin de l'Adriatique aux Dardanelles. Et au besoin, la République est à moitié route entre la dynastie étrangère et une autorité nationale.

§

Il y a de quoi rire, quand on voit nos hommes d'État et nos docteurs trembler devant les pensées réelles. La République n'est pas une pensée réelle pour eux : ils se privent ainsi de l'immense avantage que l'homme simple a sur la mascarade, et le sourire sur le ridicule. Plus ou moins, tous les monarques sont ridicules; et ce mal est incurable, quand il est de droit divin. Nos docteurs et nos hommes d'État ne sont pas capables de suivre l'exemple du Sénat romain : les rois ont fait la moitié de la besogne pour Rome.

Nos politiques se donnent tous le souci d'un peu mentir, comme si la vérité ces-

sait d'être vraie, parce qu'ils n'osent pas la voir, et qu'ils frissonnent de la dire. Si du moins ils mentaient avec force : mais ils ne mentent qu'à demi : ils mentottent.

Le mensonge est d'ailleurs le meilleur moyen de servir son parti, pour tant d'esprits médiocres, qui se croient grands, et n'ont d'autre grandeur que de se jucher sur des dogmes. On n'ignore pourtant plus ce qu'ils sont, et que les dogmes en politique sont les spéculations de l'intérêt. Eh ! de bonne foi, sans doute, de bonne foi !

A entendre tous ces diplomates, il semble qu'on ne puisse toucher sans sacrilège à la politique intérieure des États. Voilà qui est bouffon. Dans une guerre, où toute la vie de l'Europe est en ques-

tion et se décide pour des siècles, il faudrait feindre l'indifférence aux pires dangers, ou le respect à l'égard de ce qu'on méprise le plus : à qui fera-t-on gober cette énorme mouche, ce chambellan, ce chancelier des mouches? et que la vie intérieure des États ne soit pas aujourd'hui la condition et la cause de leur action dans le monde?

Il faudrait fermer les yeux au péril, partout présent et partout le même, que les cours allemandes font courir à l'Europe. Il faudrait prendre la mine grave des augures en fonction, et se défendre de penser que les Hohenzollern d'Orient, et leurs alliances dans le Nord, ont failli rendre inutiles les efforts des Alliés et toute leur marine.

Or, comme il faut détruire l'État allemand pour avoir la paix en Europe, il est nécessaire de réduire à l'inertie les dynasties allemandes dans les pays neutres.

Presque tous les peuples sont avec l'Occident : par raison ou par instinct, ils savent que notre cause est la leur, et que leur sort est lié au nôtre. En temps de paix, la France peut s'égayer de la componction, de l'air tendre, mélancolique et pénétré avec lequel la plupart de nos diplomates adorent, à l'étranger, ce que la France a brûlé chez elle : l'armoire aux défroques, l'étal aux titres, aux croix et aux cordons, toute cette singerie est une des bonnes farces qui nous restent. Mais, dans une guerre comme celle-ci, le

lieu n'est pas de rire ; mais ce n'est pas assez de lever les épaules.

La France ne fait pas la guerre aux rois, s'ils ne la lui font pas. Un roi notre allié nous est plus cher que toutes les républiques neutres. Mais si les peuples sont neutres par le fait de leurs reines et de leurs rois, si même ils nous font la guerre, parce que leurs reines les y forcent, pourquoi ne ferions-nous pas un peu la guerre aux rois ? Il est des guerres secrètes, qui sont de fort bonne guerre. Tous les Hohenzollern ensemble ne valent pas la vache d'un soldat français qui a laissé sa pauvre femme au pays, et dont les Boches ont brûlé la ferme.

Chez les Allemands même, cette guerre affreuse est pour la moitié le fait du

prince. Au centre de l'Europe, sans la Prusse, il n'y aurait pas d'empire barbare et militaire à la mode d'Assur; et il n'y aurait pas de Prusse, sans la dynastie maudite des Hohenzollern. La grande guerre de 1914 n'a pas été engagée par les peuples, fût-ce par le peuple allemand, cet esclave. Le peuple allemand paiera peut-être pour ses rois, et c'est son affaire. Mais on ne voit pas pourquoi la France paierait, si peu que ce fût, la dette du peuple allemand : et elle paie, si elle se refuse à considérer une vérité trop évidente, et surtout si elle n'ose pas la dire, après s'en être assurée.

En général, les diplomates sont si médiocres que leur prudence ne voile que l'inaction ; et il n'y a que le néant des idées sous leur silence.

§

Latins, Romains, Saxons, il n'y a guère de sens, aujourd'hui, à ces mots-là ni à tant d'autres, qui prétendent expliquer ce que l'on connaît par ce qu'on ne connaît pas. La race seule prête un sens à ce qui n'en a point. Et les mots rendent à la race le peu de sens que la race leur donne. La pétition de principes gouverne toutes ces théories, et une fausse logique en fait le venin. Les idées tournent en poison dans le vase clos de l'âme fanatique.

A la vérité, il est une façon de penser classique, où la raison latine entre pour beaucoup. Il est un sens latin de la vie et de la justice, que le droit romain

exprime et qu'il incarne aux peuples. La loi, les mœurs et la liberté latines sont des fruits admirables que la cité ne porte pas ni ne mûrit partout.

Une telle méthode de l'esprit a conquis, d'un seul coup, et réglé le cœur des Celtes, bientôt enrichi de toute la vie intérieure que recèle l'Évangile : voilà les trois racines de l'Occident, toutes trois étrangères au monde teuton, et qu'il a toujours haïes.

Rien n'est plus réel que l'Occident. La France a fait l'Occident, et l'Occident fait l'Europe. Elle n'est point encore : l'Europe naîtra de la guerre. Le déluge où nous sommes est la grande guerre des Barbares contre l'Occident.

Les neutres ne vivent que sur la foi de l'Occident. Que l'esprit de l'Occident soit vaincu, et c'en est fait d'eux tous : il leur faudra servir, la chaîne au cou, le fouet sur les épaules. Et quel despote, dans quelle servitude ! Ils ne s'en doutent pas. Ni les Danois, ni les Polonais, ni l'Alsace même n'ont rien vu : Assur ne s'était pas encore révélé.

Sans le vouloir, la France et la Belgique souffrent mort et passion pour les neutres. N'est-il point temps que les neutres s'en avisent ? Ou la fortune de quelques marchands est-elle le seul intérêt qui les anime ? Ils ne verseront pas leur sang pour la France, s'ils se décident enfin à la guerre : mais pour eux-mêmes. Depuis plus d'un an, l'Occident les a défendus : à

eux maintenant, non pas de nous défendre, mais de penser à leur propre défense.

Dans cette guerre, qu'est-ce que la Turquie ? Un neutre qui se laisse faire, et qui obéit aux Barbares. Les Barbares sont mortels aux autres Barbares. L'Occident seul n'est pas sans pitié pour eux et sans foi. Ainsi, par la folie de quelques sots, ces Turcs se sont mis aux mains de leurs pires ennemis : et ils ont déjà les vingt doigts qui les serrent à la gorge.

La Turquie se laisse manier, et paiera sa complaisance de la vie. Il le fallait. Constantinople est une des villes fatales, où les dés de la guerre tournent le sort des empires.

Par milliers et par myriades, les Turcs

meurent pour une cause qui n'est pas la leur. Mais il fallait qu'elle le fût : ils sont la preuve que le neutre est forcé de prendre parti. On doit prendre parti pour vivre, et pour mourir. Ils ont été rangés par toute leur histoire dans le camp de l'ennemi de l'Europe et du genre humain. Ils expient mille ans d'exception à l'humanité, telle que l'Occident l'a conçue. Ils sont avec le Barbare savant, pour que le Barbare ignorant ne puisse pas se soustraire au châtiment commun de la barbarie.

En vain, la Turquie a-t-elle été sauvée trois fois par la France et l'Angleterre. Les deux pensées souveraines de l'Occident n'ont jamais demandé aux peuples de l'Orient que le respect d'une loi qu'ils ne peuvent fonder, mais dont ils peuvent

s'assurer, en la respectant, le bénéfice et la tutelle. Ces puissances tiennent la parole donnée, et font honneur à la signature des traités qu'elles signent. Le Barbare rit de ce préjugé. Tel rit d'un traité qu'il a signé, qui pleurera d'un traité qu'on signera sans lui.

Moins la garantie de la France et de l'Angleterre, la Turquie était perdue, le siècle dernier, à trois reprises. Elle est donc condamnée. Elle ne l'est pas moins, que les Barbares du Nord soient vainqueurs ou vaincus. Vaincus, on ne veut plus la sauver. Vainqueurs, ils feront une proie de leur alliée : rongée à la nuque et au ventre, la Turquie sera toute dévorée, sans avoir le droit ni même la consolation de se plaindre.

§

L'Allemagne n'a pas fini avec la France. Elle ne sait pas ce qu'elle a fait contre elle-même, en donnant à la France la certitude qu'elle est l'âme de l'Occident, et en donnant à tout l'Occident la conscience que son âme est la France. Enfin, cet Occident qui était dans les vœux de la France et qu'elle a tant cherché depuis des siècles, le voici qui se constitue. C'est la fin des Barbares, et l'aurore de l'Europe. Ou les Barbares serviront, et prendront la loi humaine de l'Occident ; ou il leur faudra disparaître. Le siège de l'Allemagne est commencé ; et non pas sur l'Ill ou l'Yser seulement ; il

durera plus d'un jour : il pourra se prolonger au delà de cent ans. Mais la bastille de Thor, le Moloch blond, finira bien par se rendre. L'Europe est d'abord l'Occident ; et l'Occident c'est la France. Voilà, depuis dix siècles peut-être, et dès la Chanson de Roland, la pensée la plus intime, la plus sûre et la plus chère à toute la nation. L'admirable peuple vivait pour cette idée, sans qu'il le sût.

Imprudente Allemagne ! Il ne fallait pas que la Bête réveillât la Belle dans le demi-sommeil de ses jardins enchantés et de sa confiance. La Bête de fer et de feu n'est rien du tout au prix de Notre Dame, qui est déesse. La pensée, qui a pris racine dans l'amour, n'est pas le bien le plus précieux de l'homme : elle

est l'homme même dans sa part immortelle. L'esprit libre jamais ne sera vaincu par le serf de l'esprit ni la matière serve. Jamais Caliban n'aura raison de Prospéro, même si Prospéro le laisse faire.

L'Allemagne n'en a pas fini avec la France. Elle va revoir ces Français, qui selon elle sont morts, et qui ne comptent plus. Ils compteront assez pour la jeter contre terre et faucher les genoux à son insolente fortune. Tel est le miracle de la nation héroïque et bonne, qui aime et qui est capable du plus universel et parfait sacrifice. Selon le mot étonnant d'un de ces morts, sur le champ de bataille, tous les morts de la France sont debout, pour vaincre et pour revivre. C'est l'Allemagne, demain, qui va savoir quel

compte elle a, inexpiable et terrible, avec ces morts. La France est une morte qu'il faut qu'on tue cent fois, pour être tué de sa main la cent unième : parce qu'elle est l'esprit qui aime, qui se donne la vie en la donnant, et que la volonté de cette nation, comme sa vocation, a toujours été de se rendre immortelle.

3 Juin-10 Août 1915.

CHANT DES BELLES GALLOISES

CHANT DES BELLES GALLOISES

I

Voici *que le soir tombe, avec l'orage. Et le soleil passionné descend, comme un blessé se traîne avec lenteur sur la colline ; il descend sur la mer, avec un sourire, tout en sang. Et tout à l'heure, le divin héros sera couché sur le lit qu'il préfère.*

Voici que le soir tombe. Les jeunes filles de l'Ouest viennent sur la prairie ; et viennent aussi les jeunes femmes de la douce terre. Elles sont deux chœurs qui se rencontrent

dans l'herbe fleurie et l'odeur du blé noir qui sent le miel et la vanille.

Elles s'avancent les unes vers les autres, les vierges et celles qui le furent, les nids à baisers et celles qui voudraient l'avoir été. Elles désireraient danser : mais ni les amants, ni les fiancés ne sont plus là. Est-ce qu'ils sont tous morts ? Ils sont tous partis pour l'œuvre dure et pour la guerre. Elles ne pourront plus fouler le raisin de la joie dans les danses. Et elles ne veulent pas danser aux bras l'une de l'autre. Il ne leur reste qu'à lancer leur âme dans le chant.

Chantez, les belles ! L'heure du chant sonne pour vous, sur la prairie brûlante, entre le mur des chênes et les lèvres de l'Océan.

Allez ! mes belles ! mettez-vous, les libres jeunes filles, au bord de la vague verte. Et

vous les jeunes femmes, contre la haie des feuilles au cœur déchiqueté qui vous sépare de l'Orient.

II

LA JEUNE FILLE

Amour ! un an de guerre ! et les treize mois sont révolus ! O fiancées que nous sommes ! Douloureuses, pleines de sourires, avides de danser et tant déçues, où êtes-vous, nos fiancés ?

Notre voix est toute chaude. Notre voix vient du feu, pour vous appeler. Beaux fiancés, où êtes-vous, si doux, si chers à celles qui vous attendent?

Nous ne danserons plus. Nous chantons notre peine.

Une sœur, hier, a frappé dans la nuit, toc, loc, sur nos portes à la chambre des vierges.

Et vierge comme nous, elle est entrée tout en pleurs et nous a dit : « Je suis Poleska, ta jeune fille de Pologne. Sœurs de Bretagne, sœurs Galloises, savez-vous la danse et le chant, cet été, de vos sœurs polonaises ? Elles sont la couronne de gui et la flûte des pleurs sur les tombeaux. Elles vont, coquelicots du deuil et bleuets de l'adieu, par la plaine ; et la bêche à la main, du matin au soir, elles creusent des fosses. Elles mettent dans la terre leurs fiancés et leurs amants. Voilà l'été de la Pologne, et nos couches nuptiales, ô sœurs de l'Occident. »

Ayant dit son message, elle a pâli, la

brune fille de l'Orient, aux yeux si bleus, au visage si blanc, et baissant son col souple sur sa gorge, elle est morte en pleurant.

Et vous qui êtes contre la haie, après ce long hiver dans la brume, ô tendres veuves du baiser, quel fut votre printemps, et quel est votre été? Vers nous levez les yeux, belles émeraudes mouillées. Répondez, blondes orphelines du soleil, chères sœurs Galloises.

III

LA JEUNE FEMME

Nous sommes les amantes et les jeunes femmes. Petites sœurs, vous n'êtes que les fiancées.

Un an de dévorant amour et de regret! Une année dans le gouffre de l'ombre sèche! Un an de solitude et de douleur.

O petites sœurs, vous espérez la vie, même quand vous la pleurez. Mais nous, elle nous dévore.

Nous voici prêtes à mourir d'amour. Et vainement. Et nul ne veut de notre don. Et notre cœur est inutile. Ah! c'est bien là le pis. Nous mourons de nous-mêmes et de tout.

Au plus tendre de nous, le désespoir ronge ce que le souvenir déchire. Fiancées, fiancées, vous ne savez pas les ardeurs des amantes, et que leurs larmes sont du sang.

C'est une ardeur que la blessure vous fera connaître. Alors, pauvrettes, la saveur du sel sur la plaie, coulera de vos larmes, l'eau

royale ne mord pas plus cruellement. Et l'encens du feu montera de votre doux petit ventre jusqu'à vos yeux.

Vous ne savez pas non plus, tu l'ignores encore toi qui chantes, suave jeune fille, quelle moisson nous avons faite, et quel est ce cortège, là-bas, ouvrant la haie, qui s'avance dans la prairie, portant un trésor caché, comme une châsse dans les blés.

O ma sœur, toi qui es si chaude et la plus pâle, viens dans mes bras, si tu ne veux tomber.

Celui que ces jeunes femmes promènent, sur leurs épaules, parmi les fleurs, c'est ton beau fiancé.

Et il est mort d'amour pour Notre Dame, entre la mer et la Marne.

Il aimait.

IV

Comme le soleil rougit, d'une dernière effusion, toute la mer verte, on couche le beau jeune homme dans les seigles.

Il est mort. Il est nu. Il est blanc dans les épis. Blanche est sa tombe, et ses yeux sont clos comme les portes du jour : silence éternel sur le rire, la lumière et le bruit.

Les lèvres sont de cendres. La double flamme est morte, plus de tison. Et la fleur virile est à jamais fauchée. Qu'il est beau, le jeune corps de l'homme ! Et le héros est toujours pur.

Elles le baisent toutes, cent fois, suave-

ment, comme on mange le raisin à la grappe ; et les unes pleurent ; les autres sourient, telles de tendres folles.

C'est moi, l'amant ! C'est moi, le fiancé, que vous portez ainsi, mes belles. C'est moi le soc de la terre et le coutre d'amour que vous allez ensevelir dans l'herbe.

Et celle qui eût été mon champ mourra sans fleurs et sans épis.

Du moins, sauvez-moi de la mort froide et de l'oubli.

Prenez-moi dans votre paradis de femmes, entre vos lèvres.

Une heure encore, tenez-moi et me serrez dans votre doux giron qui sent la menthe fraîche, le miel, le romarin et la brûlante giroflée.

Gardez-moi, je vous prie, dans la chambre

des baisers. Je suis nu comme la mort, nu comme naissance éternelle. Je suis sans défense à l'égal du pur désir. Je me suis séparé de mes autres armes : immortelles, elles n'ont plus besoin de moi.

Et puisqu'il faut un linceul, cousez-moi dans vos cheveux avec vos larmes. Cousez-moi à longues aiguillées de pleurs, dans vos ardents cheveux.

V

Si nous ne sommes amour, que sommes-nous ? Toutes, ici, nous voici vouées, adieu semailles ! au soleil qui s'en va chaque soir et aux cruelles pluies.

Amants, nos bien-aimés, tel est donc

l'amour pour lequel nous sommes nées? Mères, pour qui fîtes-vous ces filles malheureuses? Nos âmes bondissent en révolte. Et tous nos cœurs qui veulent sortir de nous!

Baisons-nous, sœurs chéries, au nom de l'amour et de la mort : et du Seigneur qui aime, qui ouvre au ciel les sources et les parcs d'amour, pour tous les Aimés, en paradis.

— O belles, ô douloureuses, chantent les jeunes filles, vous qui êtes séparées de votre chair et de vos baisers, venez.

— Et vous, petites filles, disent les jeunes femmes, ô délicieuses, divisées de vos désirs, privées de votre attente et des caresses, venez.

— Chers cœurs!

— Chères femmes!

Elles se serrent tendrement. L'une l'autre passe sa main sur la gorge si fraîche de sa compagne et sur le doux ventre chaud.

Et l'oiseau-cœur, ici et là, palpite et veut sortir de sa cage.

Elles pleurent, et se baisent doucement aux lèvres, avec un sourire.

Puis, elles se sont saluées, en chantant, sous le portique de la nuit, tandis que l'Océan dévorait les derniers tisons et les œillets suprêmes du couchant.

Janvier 1915.

TABLE DES MATIÈRES

103

TABLE

I. PLUS DE NEUTRES. . . . . page 1

II. A LA RUSSIE. . . . . — 29

III. OCCIDENT ET ORIENT. . . . . — 55

CHANT DES BELLES GALLOISES. — 91

105

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGERE, 20, PARIS. — 10962-10-15.

0

BINDING LIST JAN 15 1946

HMod
S939lnx

Suarès, André
Occident.

441226

DATE.

NAME OR

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET